



**DIEU DEMANDANT AU JEUNE HOMME
SON CŒUR¹**

« Mon fils, donne-moi ton cœur. »
Prov. XXIII, 36.

Chers catéchumènes,

Au moment de vous recevoir solennellement dans notre Église réformée et de terminer ainsi le cours des instructions religieuses que nous avons eu le privilège de vous donner, je me suis demandé quelle parole de nos saints livres je pourrais vous adresser qui restât comme le résumé simple, populaire, vivant, de tout notre

¹ Ce discours a été prêché à l'occasion d'une réception de Catéchumènes.

enseignement. Je n'en ai pas trouvé de meilleur que celle-ci : « Mon fils, donne-moi ton cœur. »

En la rencontrant dans le livre des Proverbes, on croirait au premier abord qu'il s'agit ici uniquement de l'entretien d'un père avec son fils, où il réclame de lui, en retour de ses soins et de sa tendresse, respect et affection. Mais en y regardant de près, on reconnaît bien vite que cette voix est la voix de Dieu lui-même qui, se montrant sous la figure d'un père, dit au jeune homme de l'ancienne alliance et, à travers les âges, dit à tous : « Mon fils, donne-moi ton cœur. »

Or, mes jeunes amis, tout ce que nous avons eu le privilège de vous enseigner, tout ce qui est nécessaire à votre avenir, tout ce que l'Évangile réclame de vous, tout est là, dans ces quatre mots : *Donne-moi ton cœur*. Qu'est-ce que l'homme ? Les philosophes et les moralistes ont cherché à le définir, mais en vain. L'Écriture fait mieux, elle le peint d'un trait : pour elle, l'homme est un être qui a un cœur, un cœur à donner, et c'est de ce cœur, ajoute-t-elle ailleurs¹, que « procèdent les sources de la vie. » Cela

¹ *Prov. IV, 23.*

est vrai surtout à votre âge, mes jeunes amis. Qu'est le jeune homme, qu'est la jeune fille, si ce n'est un cœur qui aspire à s'attacher, qui s'attache souvent à ce qui ne le mérite pas, à ce qui le trompe? Et qu'est-ce que l'Évangile? qu'est-ce que le salut? Il se résume et s'accomplit tout entier dans le don du cœur à Dieu. Le cœur donné à Dieu, tout est sauvé, tout va bien.

Je voudrais, chers catéchumènes, à cette heure de votre vie où votre cœur est disposé à s'émouvoir, essayer de vous le montrer en examinant avec vous quelques-uns des motifs qui vous pressent de répondre à cette invitation si douce et si persuasive: « Mon fils, donne-moi ton cœur. »

O Dieu, Père de notre Seigneur Jésus-Christ, Père et Sauveur de ces chers enfants, guide nos lèvres et ouvre leurs cœurs.

Et vous, parents et amis, assistez-les, assistez-nous de vos prières et de toute votre attention, car elle s'adresse aussi à vous, la parole de mon texte: Donne-moi ton cœur!

Parmi les motifs qui recommandent cet appel, j'en veux signaler trois qui me semblent, jeunes

gens, les plus frappants, les plus actuels, les plus persuasifs à votre âge. En donnant votre cœur à Dieu, vous accomplirez à la fois un acte de *justice*, un acte de *sagesse* et un acte de *liberté*.

— Reprenons successivement chacune de ces affirmations pour en faire ressortir devant vous la parfaite vérité.

Je dis d'abord qu'en donnant votre cœur à Dieu, vous accomplirez un acte de *justice*.

Ce n'est pas sans y avoir pensé que j'ai choisi cette première raison. Je sais combien la notion de justice est profondément gravée dans l'âme ardente de la jeunesse et combien l'injustice lui répugne et la révolte. Que de fois, à la vue de quelque acte, à l'ouïe d'une simple parole qui ne vous paraissait pas conforme à cette notion du juste, quelque part que vous vous soyez trouvés, jeunes gens, à l'école, à l'atelier, à la maison, vous avez laissé échapper ce cri de votre âme : Oh ! cela est indigne, cela est injuste ! Eh bien, c'est au nom de ce principe sacré de justice que je vous dis : Catéchumènes, donnez, donnez votre cœur à Dieu.

Quel est-il en effet ce Dieu qui réclame un

pareil don ? Oh ! s'il s'agissait d'une de ces divinités mensongères auxquelles l'humanité perdue dans les sentiers de l'erreur et de la superstition a longtemps dressé des autels ; s'il s'agissait, par exemple, des dieux du vieux Paganisme qui n'étaient que la divinisation des forces de la Nature ou tout au plus l'apothéose des vertus et souvent des vices de l'homme, ou du Dieu du Déisme qui, après avoir achevé l'œuvre de la création, semble l'avoir pour jamais abandonnée à elle-même et aux lois fatales qui la régissent et s'est retiré dans les profondeurs des cieux comme dans une région inaccessible, n'abaissant qu'à de rares intervalles un regard impassible ou impuissant sur ce pauvre monde où règnent la souffrance, le péché et la mort ; ou encore s'il était question du Dieu du Panthéisme, de ce Dieu qui est tellement mêlé à l'univers qu'il n'en est jamais distinct, de ce Dieu vaste Océan où, semblables à des fleuves venus de tous les points de l'horizon, tous les êtres se rencontrent et se confondent, où se rencontrent et se confondent aussi la vérité et l'erreur, le bien et le mal, l'égoïsme et l'amour, la vie et la mort ; de ce Dieu sans conscience, sans personnalité, sans

liberté et, par suite, sans charité, qui ne peut rien recevoir de nous parce qu'il ne peut rien nous donner dans le domaine moral — s'il s'agissait de quelqu'un de ces dieux-là, je serais bien mal venu, mes jeunes amis, à vous dire en son nom : Mon fils, donne-moi ton cœur ! car vous auriez le droit de lui répondre : Non, je ne te le donnerai pas, car je suis plus grand, je suis meilleur que toi : tu n'as pas de cœur et j'en ai un ! tu es enchaîné et je suis libre ! tu es mort et je suis vivant !

Mais grâces en soient rendues à Dieu même, c'est un tout autre Dieu qui vous parle dans notre texte et que nous vous avons annoncé. C'est le vrai Dieu, le « Dieu vivant, » le Dieu « esprit », le Dieu personnel, en qui « nous avons la vie, le mouvement et l'être » et en qui résident la suprême intelligence, la liberté absolue et la parfaite bonté, le Dieu de l'Évangile, — le Dieu créateur qui a tiré l'univers du néant par amour afin de faire partager à d'autres êtres le bien de l'existence, — le Dieu conservateur et providence qui, comme l'indique le mot, prévoit tout ce qui arrive dans son vaste domaine et pourvoit aux besoins de toutes ses créatures, nourris-

sant les oiseaux de l'air, parant de leurs riches couleurs les lis des champs, faisant pousser le moindre brin d'herbe et veillant avec un soin particulier aux destinées de l'homme qui est la plus excellente de ses créatures, — le Dieu rédempteur, le Père de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, qui « a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. »

Jeunes gens, je fais ici appel à vos souvenirs. Vous rappelez-vous ces heures si sérieuses que nous avons passées ensemble où, après avoir sondé avec vous le mystère de la chute et du péché, nous avons commencé à dérouler sous vos regards le plan de l'œuvre magnifique de la rédemption ; où, après être remontés avec vous jusqu'à la pensée première de cette œuvre, l'amour éternel du Père qui nous a élus en son Fils avant la fondation du monde, nous avons suivi la lente préparation du salut au sein de ce peuple unique dans l'histoire, que Dieu avait mis à part pour qu'il portât à travers les siècles et au milieu des nations païennes le pur flambeau de la religion spirituelle et monothéiste,

de la foi au vrai Dieu et de l'attente du Réparateur? — Vous souvient-il surtout de ces moments bénis où, les évangiles à la main, nous avons suivi ensemble sur la vieille terre de Judée les pas du Fils de l'homme allant de lieu en lieu en faisant le bien, prêchant par sa parole, par ses miracles, par sa vie sainte, la grande et bonne nouvelle d'un Dieu miséricordieux, réconcilié avec ses créatures, la grande et bonne nouvelle d'un Sauveur puissant et doux qui « est venu chercher et sauver ce qui était perdu? » Puis, gravissant par la pensée la montagne de Gethsémané et la colline du Calvaire, nous l'avons contemplé — il vous en souvient — ce saint et ce juste, achevant l'œuvre qu'il avait commencée, buvant jusqu'à la dernière goutte le calice que le Père lui avait donné à boire, priant, luttant, souffrant, mourant sous le fardeau de nos douleurs et de nos péchés, se faisant ainsi jusqu'au bout le représentant, le répondant de l'humanité coupable et, après une inexprimable agonie, laissant tomber de ses lèvres mourantes la grande parole, gage de sa victoire et de toutes nos victoires: « Tout est accompli! » — Quel est celui d'entre vous, ô mes chers catéchumènes, qui à un

de ces moments n'ait senti son cœur brûler au dedans de lui et n'ait une fois au moins éprouvé le désir, formé le dessein d'aimer, de servir un tel maître ?

Eh bien, ce Dieu qui vous parle dans mon texte, c'est le Dieu, c'est le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, que dis-je ? c'est le Seigneur lui-même, puisque le Christ a pu dire : « Moi et le Père sommes un. » Que vous faut-il de plus ? Vous êtes sensibles, jeunes gens, je l'ai senti plus d'une fois, aux marques de la sympathie humaine ! Quand un regard bienveillant s'arrête sur vous, quand une voix affectueuse vous parle, quand une main amie serre votre main, quand un cœur s'adresse à votre cœur, vous ne sauriez rester froids, votre cœur s'émeut et s'ouvre. Voudriez-vous donc, pourriez-vous demeurer insensibles en face de tous ces signes du plus grand amour qui fût jamais dans le ciel et sur la terre, l'amour d'un Dieu fait homme pour vous sauver ? Mais ce serait de votre part un acte de noire ingratitude, ce serait la plus criante de toutes les injustices. Et cette injustice, vous ne la commettrez pas. Écoutez donc, oh ! écoutez l'appel de ce Dieu qui vous dit : Mon fils — mon fils ! — donne-moi ton cœur !

J'ai dit en second lieu que répondre à cet appel, c'est accomplir un acte de *sagesse* et j'ajouterai de *haute prévoyance*.

Remarquez en effet, catéchumènes, que cette exhortation ne renferme pas un commandement pénible, un devoir contraire ou même étranger à vos véritables intérêts, mais plutôt une invitation pleinement d'accord avec vos propres besoins, avec vos besoins les plus impérieux et les plus profonds.

De quoi avez-vous besoin, mes amis, à votre âge comme au nôtre ?

Vous avez besoin tout d'abord, n'est-ce pas ? de bonheur. Et ce bonheur, vous le demandez, vous le cherchez toujours, partout, hors de vous et en vous. Ah ! si vous pouviez trouver quelque part la source cachée d'où il jaillit !

Je ne veux rien exagérer, mes amis. Malgré les ravages qu'a faits sur cette terre le souffle empoisonné du mal, tout n'est pas désespéré dans l'existence humaine ; les plus déshérités y cueillent encore quelques joies. Mais croyez en l'expérience de ceux qui sont plus avancés dans le chemin de la vie, croyez-en le témoignage de la Bible, de l'histoire, de la philosophie, de

la poésie elle-même, la note dominante qui s'élève et qui éclate au milieu des bruits du monde et des agitations de la vie, c'est celle de la tristesse, celle du désenchantement — Oh! je n'ignore pas que, dès votre entrée dans la carrière, bien des objets, bien des créatures s'offriront à votre cœur pour lui promettre le bonheur rêvé; mais, je vous l'affirme, aucune ne pourra le satisfaire. — Pourquoi? dites-vous. — Pourquoi? C'est parce qu'il y a disproportion, désaccord inévitable entre le rêve et la réalité, parce que notre cœur aspire à quelque chose d'infini, de parfait et d'immortel, et que toute créature, oui, toute, est finie, imparfaite et périssable. Cela est vrai, douloureusement vrai.

Mais à côté de cette vérité accablante, il y en a une autre bien consolante et bien douce — et celle-là les vrais disciples de Jésus-Christ peuvent vous l'attester, — c'est que celui qui a donné son cœur à Dieu, au Dieu de Jésus-Christ, a trouvé le roc solide, la source jaillissante du vrai bonheur. Le cœur de cet homme n'est plus réduit à errer çà et là cherchant, comme autrefois la colombe de l'arche après le déluge, un lieu où il se puisse poser. Ah! c'est qu'il n'en

est pas de Dieu comme de ses créatures : elles sont bornées et il est infini; elles sont souillées et il est pur; elles sont égoïstes et il est amour; elles passent et souvent trompent et il demeure éternellement. Aussi, quand le cœur de l'homme et surtout du jeune homme a rencontré, a trouvé, a embrassé son Sauveur et son Dieu, il peut s'écrier avec un illustre savant tout joyeux d'une grande découverte: « J'ai trouvé! j'ai trouvé! » ou mieux encore avec le disciple qui, sur les bords du Jourdain, rencontra le Seigneur¹: « Nous avons trouvé le Messie! » Il peut enfin, s'associer aux brûlantes paroles du Psalmiste: « Quel autre ai-je dans le ciel que toi? Aussi n'ai-je pris plaisir sur la terre qu'en toi seul. Dieu est le rocher de mon cœur et mon partage a toujours² »

De quoi avez-vous besoin encore, mes jeunes amis? Descendez dans votre conscience, prêtez l'oreille à son cri, elle vous dira à coup sûr à chacun: Tu as besoin de salut!

Oui, elle a raison, votre conscience, vous avez

¹ Jean I, 41.

² Ps. LXXIII, 25-26.

besoin de salut. Si le problème du bonheur est légitime, plus légitime encore, plus capital est celui du salut: « Que faut il que je fasse pour être sauvé? » voilà la vraie question. Vous avez besoin de salut, c'est-à-dire de pardon, de régénération, parce que, vous le savez bien, jeunes gens, malgré toutes vos qualités naturelles, en dépit de tous les éloges et de toutes les flatteries du monde, vous portez en vous un principe funeste qui, si vous ne le combattez pas, si vous ne l'extirpez pas, produira ses fruits amers: la condamnation et la mort; vous avez nommé le péché — le péché qui n'est pas, nous vous l'avons montré, une simple lacune, une imperfection inévitable, un moindre bien, comme on a osé le dire, mais une déviation, un désordre, une désobéissance, disons le mot, une révolte contre la loi morale et contre Dieu qui nous l'a donnée.

Eh bien, cette force surhumaine qui vous est nécessaire pour triompher de ce mauvais principe, ce pardon, cette régénération, ce salut dont votre âme a besoin, vous le trouverez en Dieu, dans le Dieu de l'Évangile, dans ce Dieu qui vous dit par la bouche de son Fils: « Venez à moi, vous qui êtes fatigués et chargés, et je vous

soulagerai. — Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort. — Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi et qu'il boive. — Celui qui croit en moi des fleuves d'eau vive couleront de son sein¹. »

Et pour le saisir, ce salut, pour vous désaltérer à cette source d'eau vive et pour en désaltérer plus tard les autres, il ne s'agit pas, vous le savez aussi, jeunes gens, de vous soumettre à d'absurdes pénitences ou à des rites puérils, il ne s'agit pas de mutiler votre raison ou de réduire au silence votre cœur; non, il s'agit d'écouter la voix divine qui vous parle au dedans comme celle qui vous parle du dehors par sa Parole, il s'agit de prendre à cette heure solennelle, une résolution virile qui fasse date dans votre cœur, il s'agit, à l'entrée de cette carrière qui s'ouvre devant vous, sur ce chemin de la vie où vous allez être emportés à toute vapeur, d'aiguiller, non du côté de la voie qui mène à la mort, mais vers celle qui mène à la vie.

Jeunes gens, voulez-vous accomplir cet acte décisif de sagesse et de prévoyance, voulez-vous

¹ *Matth.* XI, 28. — *Jean* XI, 25. — *Jean* VII, 37-38.

assurer à la fois votre bonheur et votre salut, oh! répondez, répondez joyeusement et sans différer, dès maintenant et à toujours, à l'appel de mon texte: Mon fils, donne-moi ton cœur!

J'ai dit enfin, catéchumènes, qu'en le faisant vous accomplirez un acte de *liberté*.

La liberté! Oh! quel mot je viens de prononcer, jeunes gens! comme il résonne agréablement à vos oreilles et émeut votre cœur! Le désir, la prétention du jeune homme, c'est d'être libre, — désir certes raisonnable, mais prétention souvent illusoire, car, remarquez-le, mes amis, on peut dire de la liberté ce qu'a dit un célèbre fabuliste: « Commun est le mot, mais rare est la chose. » — La liberté! que de jeunes gens la cherchent là où elle n'est pas, dans la poursuite du plaisir, dans la satisfaction de leurs passions, dans l'oubli de toute règle et de toute loi! Est-ce vraiment la liberté? Non, c'est l'esclavage. Quand le fils prodigue quitta la maison paternelle, il allait la tête haute, le regard enflammé, répétant sans doute: Liberté! liberté! Et voici, cette fausse liberté le conduisit d'abord à la débauche, puis à la famine et finalement à la servitude et à

l'abjection. Mais quand je le vois, après un sérieux retour sur lui-même, revenir à la maison de son père, humilié et repentant, quand je l'entends pousser ce cri du cœur et de la conscience : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi ! » alors il me semble voir tomber du même coup les haillons de la misère qui le couvrent et se briser les chaînes de la servitude qui l'accablent ; je vois rentrer dans son cœur désolé avec la joie de la réconciliation, de la communion avec son père, le sentiment de la liberté, de la vraie liberté morale.

C'est que, mes amis, la liberté véritable ne se trouve que dans l'obéissance à Dieu et au devoir ; il faut la définir non pas le pouvoir de faire ce que *l'on veut*, mais le pouvoir de faire ce que *l'on doit*. En réalité, jeunes gens, la conversion, une conversion franche et décisive, c'est-à-dire au fond le don du cœur à Dieu, est l'acte le plus libre et le plus magnifique qu'un être moral puisse accomplir.

Jetez les yeux autour de vous, catéchumènes, et que le monde visible vous enseigne. Dans la nature chaque être a sa loi, et c'est dans l'accomplissement de cette loi qu'il réalise sa desti-

nation. La plante a pour mission de fleurir et de fructifier, l'animal de se mouvoir et de se reproduire; l'astre qui étincelle au firmament doit accomplir dans les profondeurs des cieux une révolution déterminée. Que l'astre vint à sortir de son orbite, que l'animal cessât de se mouvoir et la plante de fleurir, ce serait le désordre, ce serait la mort. Et cependant dans la réalisation de leur destinée, il n'y a aucune dignité, aucune grandeur morale. Pourquoi? C'est parce qu'ils sont sans conscience et sans liberté, c'est qu'ils obéissent à des lois fatales qui s'imposent à eux. En nous, mes amis, en nous seuls réside une loi qui n'est pas fatale, qui respecte notre liberté; c'est la loi morale. Cette loi nous dit : Aime Dieu, prends-le pour centre et pour but de ta vie. Nous pouvons obéir, mais nous pouvons aussi désobéir à cette loi. Lui désobéir, c'est faire sans doute acte de liberté, mais d'une liberté mauvaise qui aboutit à l'esclavage, qui nous assujettit au mal, qui nous enchaîne au péché, qui nous fait les esclaves de Satan. Demandez-le à ce jeune homme qui passe sa vie à assouvir ses passions, à cette jeune fille légère et égoïste qui, au lieu de rester à l'ombre tuté-

laire du foyer domestique, serrée près de sa mère, de son père, de son Dieu, va courant d'une dissipation à l'autre, d'un plaisir frivole à un plaisir dangereux. Demandez-leur dans le secret de l'intimité s'ils se sentent vraiment libres. Quelle que soit leur réponse, je vous affirme, moi, qu'une telle vie est la pire des servitudes.

Où est donc la liberté véritable, cette liberté qui réchauffe, qui dilate, qui épure, qui affranchit notre être moral, cette liberté qui met des ailes à notre âme et nous rend capables de répondre au cri du poète, qui est aussi celui de l'Évangile : *Excelsior !* Plus haut ! plus haut encore ! toujours plus haut ! Ah ! elle ne peut être, jeunes gens, elle ne peut vivre que dans un cœur qui contracte alliance avec son Dieu et entre avec lui dans cet intime et bienfaisant dialogue :

— Seigneur, que me demandes-tu ?

— Mon fils, ma fille, donne-moi ton cœur.

— Et pourquoi, Seigneur, le réclames-tu de moi ? Ne peux-tu pas le prendre ?

— Mon fils, ton cœur est la seule chose qui soit à toi. Tu peux le donner, tu peux aussi le refuser. Je veux que ce soit toi qui me le donnes.

— Eh bien, Seigneur, ce cœur, le voici; il t'appartient. Je veux être à toi! Je suis à toi!...

Oh! dites, jeunes gens, n'est-ce pas là l'acte suprême d'une créature vraiment libre qui se donne sans retour à Celui auquel elle doit se donner, et, en se donnant à Lui, — retenez bien ceci, catéchumènes, — se donne aussi à toutes les grandes choses qui procèdent de lui, la vérité, la justice, le devoir, le vrai, le beau et le bien!

Jeunes gens, au nom de cette liberté qui vous est si chère, répondez; oh! répondez à cette heure même à ce Dieu qui vous dit : Mon fils, donne-moi ton cœur!

Je suis heureux d'ajouter, chers catéchumènes, que les signes des temps vous avertissent et vous encouragent. Il y a quelques semaines, j'étais à Florence, au cœur de l'Italie, où j'avais le privilège d'assister à ces belles Conférences de l'Alliance évangélique¹ qui ont réuni des chrétiens et des pasteurs de toutes les églises et de tous les pays, et au sein desquelles

¹ Ces Conférences se sont tenues du samedi soir 4 avril 1891, au samedi soir 11 du même mois.

ont retenti tant de paroles de foi et de liberté en ces lieux mêmes où, il y a trente ans, les délégués de cette même Alliance venaient en tremblant solliciter la délivrance des époux Madiat, jetés en prison pour cause de protestantisme. Parmi les sujets qui ont été traités dans ces assemblées, il en est un qui nous a particulièrement intéressés, nous Français. Des voix autorisées nous ont entretenus du réveil de l'idée religieuse et morale au sein de la jeunesse cultivée de France et spécialement de Paris. Un souffle nouveau, nous a-t-on dit, semble passer sur elle et lui donner une autre orientation spirituelle. Elle se déclare fatiguée et dégoûtée de tous les systèmes qu'on lui a trop longtemps servis et dont elle a mesuré l'impuissance, le positivisme, le matérialisme, le naturalisme, et elle aspire à une autre vie que celle qui a pour règle la satisfaction de la chair et pour fin un trou noir au fond d'une fosse. Parmi tous ces jeunes, les plus intelligents, les plus instruits et les plus écoutés vont répétant à leurs compagnons d'âge que l'âme humaine n'est pas faite de sang et de boue, qu'elle porte en elle un rayon de l'idéal, du divin, que la tâche de

l'homme, du jeune homme, n'est pas de jouir, mais d'agir et, pour cela, de sortir de soi-même, de se dévouer, de se sacrifier au service de Dieu et de l'humanité.

Voilà les symptômes d'un état nouveau et réjouissant au sein d'une partie de la jeunesse de notre temps, que l'on nous a signalés, jeunes gens. Je crois bien qu'il faut se garder ici de toute illusion dangereuse : ces aspirations sont encore trop vagues, trop partielles et trop récentes pour qu'on puisse parler d'un vrai réveil des consciences et des cœurs; elles pourraient d'ailleurs dégénérer en de simples émotions esthétiques ou être exploitées au profit d'une religion de formes et d'autorité extérieure. Mais, ces réserves faites, il nous est permis de nous réjouir de ces signes précurseurs d'un renouveau moral dans la jeunesse de notre temps, dans cette jeunesse qui semblait avoir pris pour devise la triste parole d'un poète :

« Nous, vieillards, nés d'hier, qui nous rajeunira ? »

Il nous sera permis surtout, jeunes gens qui m'écoutez, de vous présenter ces faits réjouissants comme une confirmation de la vérité

que j'ai voulu établir devant vous, savoir que la vraie vie n'est pas celle qui est enchaînée aux biens visibles, aux jouissances charnelles, à l'argent, au succès, à la gloire humaine, mais celle qui plonge ses racines dans le monde invisible, en Dieu et dans toutes les réalités morales dont il est la source et le foyer. Ces voix qui s'élèvent çà et là du sein de la jeunesse contemporaine ne vous semblent-elles pas, mes chers catéchumènes, un écho de la voix qui vous parle dans mon texte et vous dit : Mon fils, donne-moi ton cœur !

Un mot encore, et je finis. Elle est bien belle, mes frères, dans sa simplicité, la fête qui nous rassemble ! Ces jeunes gens réunis dans l'attitude du recueillement, ces jeunes filles aux longs voiles blancs, emblèmes de leur consécration au Seigneur, que nous allons recevoir dans notre chère Église réformée, ces parents, ces amis qui entourent ces enfants de leurs plus chaudes sympathies et, je l'espère aussi, de leurs plus ferventes prières, tout cela nous émeut. C'est ici la fête de l'espérance unie à celle des souvenirs. Mais cette fête ne sera devant Dieu vraiment

belle que si elle est féconde, et elle le sera si ces jeunes gens prennent au sérieux les engagements qu'ils vont contracter et si nous renouvelons nous-mêmes avec eux en ce jour les promesses que nous avons faites jadis et que, si souvent hélas! nous avons oubliées, méconnues, violées.

Je vous propose donc à tous, parents, enfants, fidèles, pasteurs, de former ensemble, à cette heure solennelle, une sainte alliance, afin que nous répondions tous ensemble d'un même cœur à ce Dieu qui nous dit à tous: « Donne-moi ton cœur »! — O Dieu, nous voici pour faire ta volonté! Nous voici avec les enfants que tu nous as donnés!

Amen!

